

# Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique et typification du sens commun dans la photographie coloniale

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2001/2 (N° 30), PAGES 169 À 175  
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 2271059232

DOI 10.4267/2042/14529

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-169.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Gilles Boëtsch**

*CNRS/Université de la Méditerranée, Faculté de Médecine, Marseille*

**Jean-Noël Ferrié**

*Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman (Iremam),  
Aix-en-Provence, EHESS, Paris*

# **DU DAGUERRÉOTYPE AU STÉRÉOTYPE : TYPIFICATION SCIENTIFIQUE ET TYPIFICATION DU SENS COMMUN DANS LA PHOTOGRAPHIE COLONIALE**

Depuis l'« Orientalisme », le corps exotique a donné lieu à de nombreuses représentations, mais on peut considérer que la photographie a marqué une rupture dans la mise en image de l'altérité physique. La peinture et la gravure étaient généralement considérées comme chargées de la subjectivité de leurs auteurs alors que la photographie fut, tout du moins à ses débuts, envisagée comme un moyen objectif de reproduction de la réalité. Cette novation introduisit une modification essentielle dans le mode de connaissance du corps et de la culture d'autrui. En effet, l'image photographique est censée montrer des personnes réelles, dans des scènes elles-mêmes réelles. Certes, on peut considérer que ce n'est jamais tout à fait le cas mais le préjugé de réalité est généralement plus fort que la mise à distance critique de l'image. Si l'on veut, l'image photographique apporte à la fois le témoignage et son authentification. Elle est une preuve.

## **La légende et le nom**

Le savoir anthropologique utilisa très vite cette découverte qui permettait de voir sans avoir à se déplacer et de classer commodément les spécimens humains dans de petits cartons. La photographie introduisit ainsi une autre rupture : tandis que jusqu'alors la relation de voyage —

c'est-à-dire l'attestation personnelle par un témoin direct des faits — était la seule pourvoyeuse de documents ethnographiques, elle transféra la charge et le bénéfice du témoignage à un support valide indépendamment de son auteur. L'impersonnalité du « témoin » semblait alors garantir la validité du témoignage. Ainsi, dès 1864, Paul Broca — fondateur en 1859 de la Société d'anthropologie de Paris<sup>1</sup> — recommanda-t-il l'utilisation de la photographie, proposant une méthode minimale : prendre le visage de face et de profil et le corps de face, bras tendus. Mais, dans la pratique, les séries anthropométriques qu'il préconisa ne furent jamais réalisées de façon systématique. Il avait également recommandé aux voyageurs d'acheter, chez les photographes des pays visités, des collections de clichés représentant les indigènes. Ces photographies étaient, pour lui, des « documents ethnographiques intéressants » à recueillir (Broca, 1879, p. 8).

De fait, les anthropologues du Maghreb — à l'exception notable de Bertholon (Bertholon et Chantre, 1913) puis de Kossovitch (1953) — ne prirent jamais eux-mêmes, tout au moins d'un point de vue documentaire, de séries conséquentes de photographies d'« indigènes<sup>2</sup> ». Bien que possédant toutes les caractéristiques des « documents ethnographiques intéressants », dont parlait Broca, les photographies qu'ils insérèrent dans leurs ouvrages ou dans leurs articles furent, en fait, seulement utilisées comme des illustrations et jamais comme un matériel scientifique de la validité duquel il importait de s'assurer (ce qui était, au demeurant, difficile dans la mesure où les photographies ne comportaient aucune mention anthropométrique ni aucune échelle métrique). Ainsi, les savants ne pensèrent-ils pas à dissocier les légendes portées par les photographes des images qu'ils leur procuraient, dans la mesure où celles-là étaient obligatoirement — de leur point de vue d'habitues des séries muséologiques — le nom naturel de celles-ci. Certes, les photographes n'appartenaient ni au monde de l'anthropologie ni au monde de la muséologie, mais la force de l'image et la prétendue connaissance du milieu indigène de leurs auteurs authentifiaient indubitablement les dénominations dont ils affublaient les sujets<sup>3</sup>. Ainsi, « Fathma, Almée du Caire » illustrant les populations égyptiennes dans « *L'Homme* » de Verneau (1931) était-elle, en fait, une jeune Tunisienne photographiée au début du siècle par Lehnert et Landrock et renommée, plus tard, « Almée » quand les deux photographes s'installèrent en Égypte.

Si les anthropologues acceptaient et utilisaient les légendes des photographes comme allant de soi, les photographes usaient, quant à eux, de dénominations validées par les anthropologues pour nommer leurs sujets : Kabyles, Berbères, Touaregs... Ce faisant, ils ne montraient pas un sens critique supérieur à celui des savants puisqu'ils usaient de dénominations désuètes — comme « Maures » (Boëtsch et Ferrié, 1989) — ou ambiguës — comme « Mauresques » (Boëtsch et Ferrié, 1998). Ils pouvaient même utiliser la précision ethnographique de manière fantaisiste, donnant, par exemple, à un même modèle féminin le nom de « Jeune Bédouine » et de « Jeune fille de Bou-Saâda » ou encore en désignant un autre modèle comme « Femme du Sud » puis comme « Jeune fille kabyle »<sup>4</sup>.

De fait, l'utilisation d'une terminologie savante, indépendante du travail des photographes, place d'emblée leurs images dans le registre de la documentation scientifique. Ainsi, les

photographes de « terrain » deviendront-ils les illustrateurs incontournables des ouvrages d'anthropologie, apportant en quelque sorte l'attestation de l'image aux descriptions savantes, chacun utilisant alors « naïvement » les ressources de l'autre. Ainsi, même les ouvrages les plus sérieux de présentation des pays d'Afrique du Nord s'évertueront à retrouver et à présenter les différents types ethniques locaux (Mozabites, Kabyles, Turcs, Kouloughlis, Maures, Chleus, Berbères, Kroumirs, Touaregs...) et à les faire figurer, accompagnés de nombreuses photographies, dans la présentation du milieu naturel aux côtés de la faune, de la flore et du climat<sup>5</sup>.

## **Regard savant, regard ordinaire**

Ce faisant, les photographes et leurs clichés étaient les seuls à donner une consistance aux types physiques et à permettre la réalisation d'un inventaire qui semblait systématique et donc d'autant plus réel. Finalement, les photographes montraient, en les construisant à leur manière, les types abstraits que décrivaient les anthropologues. Nous retrouvons ici un cas de figure décrit par Bruno Latour (1990) en ce qui concerne les dinosaures. Ces reptiles sont à la fois le produit du constructivisme scientifique (ce que la science croit savoir à un moment donné) et de la connaissance selon le sens commun. Latour montre que la seule réalité stable et tangible du dinosaure est celle produite et maintenue par le discours courant, alors que le dinosaure des savants s'avère, par nature, inachevé dans sa construction et incertain dans sa représentation. Les stéréotypes populaires ne s'embarrassent pas, eux, de cette prudence ; ils fondent dans l'imaginaire la réalité du dinosaure comme de toutes les représentations du passé lointain. Ainsi, les dinosaures ont-ils seulement une consistance parce que des représentations communes prennent en charge leur mise en scène. La part de la projection devient, en effet, considérable, puisque les faits scientifiques sont tenus comme nous l'avons déjà montré à propos du « paradigme berbère » (Boëtsch et Ferrié, 1989). Résumons les faits : en 1862, le Commandant Duhousset présenta à la Société d'Anthropologie de Paris une tête momifiée comme étant celle d'un « Arabe » (Duhousset, 1862). Mais d'autres anthropologues, membres de cette même institution, reconnurent, au contraire, les caractéristiques morphologiques du type « kabyle ». Six ans après, dans une communication proposée à l'Académie des Sciences, le même Duhousset présenta les résultats de ses propres observations anthropologiques en Algérie, en dressant le « morphotype du Kabyle » : son front, ses yeux, son nez... et montra cent soixante dessins, dont il était l'auteur, accompagnés de données quantitatives sur la stature et l'indice céphalique (Duhousset, 1868). Le mémoire provoqua une vive discussion et le Docteur Dally se demanda tout simplement si « Kabyles » et « Arabes », bien que voisins mais ayant « des mœurs toutes différentes », présentaient des dissemblances notables du point de vue somatique (Lunier *et alii*, 1868). Ce débat sur les différences morphologiques entre « Arabes » et « Berbères » rebondit quatorze ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle utilisation des dessins de Duhousset

(Duhoussset *et al.*, 1882). Le Docteur Topinard se servit, en effet, pour illustrer le « type berbère » dans son « Anthropologie » (Topinard, 1876), d'un portrait de Duhoussset représentant, selon son auteur, un « Kabyle ». Topinard, se fondant désormais sur ses propres observations en Kabylie, rejeta vigoureusement le classement — en exprimant ses regrets pour l'erreur qu'il avait commise — de l'homme représenté sur le portrait dans « type berbère ». Il accusa, en même temps, Duhoussset de n'avoir « créé [son Kabyle] qu'à l'image de [ses] goûts artistiques » (Topinard, 1881, p. 577).

En d'autres termes, il opposait le savoir conceptuel des anthropologues — leurs modélisations fondées sur des données quantitatives — au « savoir commun » dont relevaient les dessins de Duhoussset (et, à vrai dire, de son point de vue, Duhoussset lui-même). Pourtant, ce fut toujours le même dessin avec la même légende qui fut utilisé, sans erratum, dans la réédition de « *L'Anthropologie* » (Topinard, 1900), comme si la logique du dispositif de visualisation l'emportait sur les considérations scientifiques, le type n'existant finalement que dans la mesure où il est concrétisé au-delà du tableau de mesures. Ainsi — dès le début, dès avant même l'utilisation de la photographie — l'image s'affirme à la fois autonome du dispositif savant et liée à lui par une nécessité de « validation ». Mais cette validation s'effectue au profit des constructions savantes : ce sont elles que les images valident car les images paraissent toujours plus « vraies » — parce que plus « parlantes » — que les tableaux de mesures. Les représentations ont, en effet, une histoire parallèle à celles des faits scientifiques.

Il est évident cependant — comme le montre la controverse que nous venons de rapporter —, que le dessin peut encore être rabattu sur la subjectivité de l'auteur ; au contraire, la photographie donne l'illusion d'annuler cette subjectivité, grâce un dispositif technique autonome qui tient l'auteur à distance. De ce point de vue, la validité du cliché ne parut pas fondée sur le savoir-faire professionnel et artistique du photographe mais sur les seules performances techniques des appareils de prise de vue.

## Types et stéréotypes

Les clichés des photographes utilisés comme illustrations par les anthropologues auraient eu le sens documentaire voulu si, au lieu d'être précisément présentés comme photographies de « types », ils avaient été proposés comme représentant des individus d'un lieu précis à un moment donné ; par exemple : écrire « Habitant du village de ou du quartier..., en 1902 » plutôt que « Arabe des environs d'Alger ». Dans ce cas, la légende eut fait de la photographie un document certain. Pourquoi alors ne pas l'avoir fait ? Peut-être parce que les indigènes n'étaient pas, de prime abord, considérés comme des personnes individuées mais essentiellement comme les occurrences d'un type. En somme, ils n'étaient pas vus en tant que personnes privées mais comme des « échantillons ethnologiques », c'est-à-dire comme des individus indifférenciés.

Remarquons que, contrairement aux dessinateurs venus au début de la période coloniale en Algérie<sup>6</sup>, les photographes, quand ils prenaient des clichés d'indigènes, ne faisaient généralement pas de portraits : ils représentaient des types. On retrouve la même attitude dans la littérature coloniale où les individus disparaissent systématiquement derrière des entités collectives comme les « musulmans », les « Arabes », les « Berbères » ; et, quand des individus sont isolés, ils ne le sont pas en tant que personnes mais en tant que « spécimens ». Ils ne sont alors qu'un stéréotype personnifié, c'est-à-dire autre chose qu'un type photographié, contrairement à ce que suggère la légende. C'est ce passage du type au stéréotype que nous entendons décrire maintenant.

Qu'entendons-nous par là ? Que l'arrière-fond de compréhension des types construits par les savants comme l'arrière-fond de compréhension des catégorisations des indigènes par le sens commun sont constitués par des stéréotypes. Ceux-ci permettent de considérer le monde du point de vue du connu et du reconnu, c'est-à-dire du point de vue de l'évidence, de la « réalité » même. En effet, le type abstrait proposé par le savant n'a de chance d'être reconnu par les gens « ordinaires » que s'il recoupe des traits physiques déjà repérés par le sens commun comme constitutifs de l'identité différenciée (mais homogène) d'un groupe ; en même temps, les savants n'ont d'assurance de travailler sur un être réel que s'il existe, dans les caractéristiques qu'ils lui donnent, indépendamment de la construction qu'ils en proposent. En d'autres termes, il faut une représentation à la fois partagée et extérieure à chacune des parties qui tiennent lieu d'objectivation de la réalité. La photographie stabilise le stéréotype en l'archivant ; son contenu documentaire est doublement validé par le savant et par le sens commun.

Ainsi, la photographie est-elle le meilleur moyen d'établir un stéréotype dans la mesure où elle le donne à voir. Longtemps le stéréotype a fonctionné comme le type des « savants », c'est-à-dire comme un type abstrait, suffisamment simplifié pour que chacun puisse reconnaître les occurrences. La particularité de la photographie est d'incarner le stéréotype. En somme, c'est parce qu'il existe des photographies de « Berbères » que les classifications anthropologiques ne paraissent pas arbitraires et c'est parce qu'il existe des stéréotypes que les unes peuvent correspondre aux autres. La réalité dans laquelle nous vivons se construit ainsi en mettant ensemble des éléments faiblement appareillés : des photographies, des mesures anthropométriques, des classifications raciologiques, des critères esthétiques, des descriptions ethnographiques. Ces éléments peuvent paraître disparates mais ils ont la propriété commune de chacun pouvoir conforter au moins la réalité de l'un des autres.

#### NOTES

1. Sur l'institutionnalisation de l'anthropologie physique en France, cf. Blanckaert, 1995.
2. En revanche, ils photographièrent ou firent photographier des indigènes.

3. Voir *infra*.
4. Clichés Geiser n° 154, n° 381, n° 149 et n° 149 inversé.
5. Un exemple en est donné par Bertholon qui utilise les clichés de photographes professionnels, tels Albert, Garrigues, Soler... (Bertholon, 1896).
6. Dans son carnet de croquis, l'un d'eux, Guyot, note systématiquement les spécificités de chacune des personnes dont il dessine le portrait. C'est ainsi qu'il fait figurer des renseignements individuels. Par exemple : « Portrait de Gazud Sidi Mohamed, chef des Arabes commerçants en huile », suivi du commentaire : « Arabe, chef des Arabes qui font le commerce des huiles à Alger. Né à Lagouat, 30 ans ?... belles dents, yeux d'un noir brun, cheveux noirs, yeux d'un jaune pâle, d'une haute intelligence et d'un esprit très rusé » ou encore « Portrait de Mohamed Ben Tahid », « Cabyle de Mansoura, tribu des Mzita. Taille élevée, yeux noirs, cheveux noirs et tendant à se boucler », « Portrait de Hassen, Koulougli d'Alger », « Koulougli d'Alger (produit du Turc et de la Mauresse), Hassen, 50 ans. Belles dents, yeux noirs, teint très blanc ». (Guyot, s.d.)

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALLOULA, M., *Le Harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris-Genève, Garance-Slatkine, 1981.
- BERTHOLON, L., La population et les races en Tunisie, *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 22 (numéro spécial, « L'étude scientifique de la Tunisie »), p. 972-1008, 1896.
- BERTHOLON, L., CHANTRE, E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Tripolitaine, Tunisie, Algérie*, Lyon, A. Rey, 1913.
- BLANCKAERT, C., « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIX<sup>e</sup> siècle. Perspectives historiographiques », *Politix*, 1995, 29, p. 31-54.
- BOETSCH, G., FERRIÉ, J.-N., « A moura de seios nus : o imaginário erótico colonial no cartao posta », dans *Do Fotografico*, (E. Samain Ed.), 1998, p. 169-176.
- BOETSCH, G., FERRIÉ, J.-N., « Le paradigme berbère : approche de la logique classificatoire des anthropologues français du XIX<sup>e</sup> siècle », *Bull. Mém. Soc. Anthropol., Paris*, 1989, Nlle série, I (1-2), p. 83-92.
- BROCA, P., *Instructions générales pour les recherches anthropologiques à faire sur le vivant*, Paris, Masson, 1879 (1864).
- DUHOUSSET, Cdt, « Tête d'Arabe momifiée », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1<sup>re</sup> série, 1862, III, p. 237-238.
- DUHOUSSET, Cdt, « Étude sur les Kabyles du Djurjura », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 2<sup>e</sup> série, 1868, III, p. 265-268.
- DUHOUSSET, TOPINARD, DALLY, LETOURNEAU, « Discussion sur les types kabyles », *Bulletins de la société d'anthropologie de Paris*, V, (3<sup>e</sup> série), 1882, p. 685-688.
- FERRIÉ, J.-N., BOETSCH, G., « Contre Alloula : le « Harem colonial » revisité », *La question de l'image dans le monde arabe*, (G. Beaugé, J.-F. Clément Eds.), Paris, CNRS, (Extr. *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1993, XXXII), 1994, p. 299-304.

*Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique  
et typification du sens commun dans la photographie coloniale*

GUYOT, « Carnet de croquis (Alger) », Mss Bibliothèque du Musée de l'homme (Réserve), s.d.

KOSSOVITCH, N., *Anthropologie et groupes sanguins des populations du Maroc*, Paris, Masson, 1953.

LATOUR, B., « Les trois petits dinosaures », *Alliage*, 1991, 7-8, p. 73-82.

LUNIER, JOUVENCEL, DUHOUSSET, ROCHET, DALLY, ABBADIE, « Discussion sur « Les Kabyles du Djurjura » », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 2<sup>e</sup> série, 1868, III, p. 268-271.

TOPINARD, P., *L'anthropologie*, Paris, Reinwald, 1876.

TOPINARD, P., *L'anthropologie*, Paris, Reinwald, 1930 (1876).

VERNEAU, R., *Les races humaines*, Paris, Hachette, 1931.